et que ses prières nous obtiendront les secours dont nous avons besoin, secours en prêtres, en Frères et secours en ressources. C'est le moment, plus tard sera trop tard. Montrez-nous que vous l'avez compris, Frère très aimé, Frère très regretté, Frère dont la mort a causé un si grand vide parmi nous !

De toutes parts nous sont venues de touchantes expressions de sympathie à la mort du cher P. HANON. Qu'il nous suffise d'en citer deux :

« Je suis la première convertie du P. HANON, écrit la femme d'un magistrat, Dieu seul sait tout le bien qu'il a fait à mon âme. »

« Le cher P. HANON, écrit à son tour le Supérieur des Rédemptoristes, m'a toujours fait l'impression d'un modèle de zèle sacerdotal et de généreux sacrifice. Je suis sûr que tous ceux qui l'ont approché pensent de même. Sa mort prématurée est non seulement une perte sérieuse pour le Vicariat du Natal, mais encore pour l'Eglise du Sud Africain. C'est aussi, je le sens, une perte personnelle pour Votre Grandeur. Nous ne l'oublierons pas dans nos prières. »

12 mai 1932.

† Henri DELALLE, *évêque de Thugga.*

R. I. P.

F. C. Mathurin Hays, 1865-1932 (1478).

Lorsque Dieu veut des apôtres, il va les chercher dans la maison des pauvres plus souvent que dans celle des riches. S'étonnera-t-on que, pour donner à ces apôtres des auxiliaires dont l'apostolat consistera surtout à les aider dans leurs besoins matériels, il fasse entendre ses appels aux humbles et aux petits ? Car qui ne sait que ses préférences sont pour ceux-là, et que c'est parmi eux qu'on trouve les plus beaux dévouements ?

Or ils étaient nombreux, jusqu'aux dernières années du siècle dernier, les Missionnaires du Nord-Ouest Canadien, qui n'avaient, pour logement, que de misérables cabanes, et pour mobilier, dans ces cabanes, que des meubles rares et grossiers. Nombreuses aussi étaient les Missions et paroisses naissantes qui n'avaient pour églises que de pauvres abris ou même en manquaient totalement.

Mais en ce temps-là, il y avait, dans une petite paroisse de la chrétienne Bretagne, un jeune homme, simple et pieux, fils d'un « couvreur en paille et d'une journalière », et apprenti menuisier : c'était bien l'auxiliaire dont les apôtres du Christ avaient besoin... A lui donc allait se faire entendre l'appel divin.

* * *

Le 9 septembre 1864, dans l'humble maison d'Olivier Hays et d'Yvonne Le Prate, il y eut une grande joie mêlée de crainte : un petit garçon naissait, mais si frêle et si chétif qu'on eut peur de le voir mourir aussitôt. Par conséquent, le premier soin de ces époux chrétiens fut de lui faire donner le baptême. Dans la journée, l'enfant ayant pris des forces, et le baptême fait à la maison d'une manière si précipitée laissant des doutes, on le porta à l'église pour qu'il y fût, cette fois, bien et dûment baptisé. C'est ce que nous fait connaître l'acte de baptême, écrit tel que voici, au registre paroissial de Pleugriffet :

« Le neuf septembre mil huit cent soixante quatre, je soussigné ai baptisé sous condition, avec toutes les cérémonies de l'Eglise, Mathurin-Marie-Guillaume Hays, dont le baptême administré par nécessité à la maison n'a pas été prouvé valide, fils légitime de Olivier Hays et de Yvonne Le Prate, né ce matin à trois heures au village de Penguily en Pleugriffet. Ont été parrain et marraine Guillaume Dugré et Mathurine-Laurence Le Prate. Le parrain seul signe avec nous.

Dugué P.-M. Fromentin, *vicaire*.

La famille à laquelle le bon Dieu venait de donner cet enfant n'était pas riche. Le père et la mère gagnaient leur pain au jour le jour, lui sur les maisons dont il faisait ou réparait le toit de chaume, elle à tous les foyers où l'on réclamait ses services. Le père était « couvreur en paille » ; la mère était « journalière » : métiers plus pénibles assurément que lucratifs.

De demeure à eux, ils n'en avaient point : d'où la nécessité de changer de domicile au gré des propriétaires. Ce qui fait que, des trois enfants que Dieu leur donna, Mathurin, le 9 septembre 1864 ; Eugène, en septembre 1866, et Marie, le 14 novembre 1868, le premier naquit au hameau de Penguily, le second au hameau du Landier, et la fille à celui du Cas de l'Epine.

Mais, si elle était pauvre, la famille Hays était profondément chrétienne. Tous les dimanches, le couvreur et sa femme assistaient fidèlement aux offices, dans leur vieille église du XVIIe siècle, un peu pauvre comme eux, mais où tant de générations avaient prié et devaient prier encore.

Elle ne manque pas de cachet, d'ailleurs, cette église aux murs trapus et robustes comme la vieille foi bretonne, avec sa tour carrée surmontée d'une flèche élancée que terminent la croix et le coq, et dont l'intérieur (de style *baroque*) est ornementé de colonnes torses et de statues de saints. Placée au milieu du cimetière paroissial, elle fait penser à ceux dont les corps reposent, leur journée achevée, tandis que les âmes ont reçu de Dieu leur récompense ou leur châtiment. Dans l'église et hors de l'église, la prière vient d'elle-même sur les lèvres du chrétien, et, sans même le vouloir ni le savoir, les braves paysans méditent là sur leurs fins dernières.

La paroisse de Pleugriffet appartient au canton de Rohan et à l'arrondissement de Ploërmel, dans le diocèse de Vannes. C'est un pays de culture, arrosé par la petite rivière de l'Oust, affluent de la Vilaine. Le canal de Nantes à Brest, qui utilise en cet endroit le cours de l'Oust, était, aux environs de 1860, la principale voie de communication du pays. La population s'élevait alors à 2.000 âmes.

Quand il fut en âge d'aller à l'école, le petit Mathurin y fut envoyé, mais pour peu de temps, car le père avait hâte de lui faire gagner sa vie. Aussi, dès qu'il sut lire et écrire, il fut placé chez un fermier pour garder les troupeaux.

Vers le même temps, il suivit les catéchismes de la paroisse, et il fit sa première communion en 1875, âgé de près de onze ans.

Enfant pieux, il aimait d'un amour extraordinaire la très sainte Vierge Marie, et cet amour lui faisait désirer ardemment de posséder une statuette de sa Mère céleste. Dans l'espoir de l'obtenir, il lui préparait déjà un petit trône, fait de ses cahiers et de ses livres... Mais, malgré ses demandes réitérées, la statue ne venait pas ! Un jour donc, las d'attendre vainement, il déclare à sa mère qu'il va partir pour Radenac, le pays voisin où habitait une de ses tantes, et demander à sa tante ce que lui refuse sa mère... Devant un désir si tenace, la mère céda et acheta la statue.

Le pâtre, ayant grandi et se sentant plus de goût pour travailler le bois que la terre, entra en apprentissage chez un menuisier qui demeurait au *bourg* de sa paroisse natale. Il serait bientôt devenu maître dans cet art si, malheureusement, le patron, faute de travail sans doute, car il n'avait pas à se plaindre de son apprenti, n'avait dû le renvoyer au bout d'un an. Grande fut la peine de Mathurin ; n'ayant pas encore les connaissances nécessaires pour se mettre « à son compte » et n'étant pas assez riche pour se payer un autre apprentissage, il fut obligé de rentrer au service d'un fermier.

Un accident lui survint un jour dans son travail, par suite d'un effort trop violent. Rien d'abord n'en parut et lui-même ne s'en plaignit point. Mais on remarqua peu à peu une déformation de la charpente osseuse, et les durs travaux de ferme devinrent pour lui trop pénibles. Il fallut donc les laisser. Une autre conséquence de cet accident fut d'être réformé au conseil de revision.

Alors il entra comme domestique au presbytère, où les travaux convenaient mieux à ses forces physiques.

Dans cette place, il fut un sujet d'édification pour tout le monde. Excellent jeune homme, il ne sortait jamais. Ses temps libres, et principalement les après-midi du dimanche, il les employait à lire les livres que Messieurs les Vicaires de la paroisse, voyant son goût pour la lecture, se faisaient un plaisir de lui passer.

Pensait-il déjà à se consacrer à Dieu dans la vie religieuse ? On a tout lieu de le croire, et de croire aussi qu'il s'en ouvrit à M. l'abbé Caro, vicaire, qui était son directeur de conscience.

C'était le temps où un enfant de la paroisse, l'abbé Radenac, faisait son noviciat chez les Oblats de Marie Immaculée, à Saint-François, en Hollande (1888-1889). Après sa profession, qu'il fit le 24 mai 1889, le Rév. Père Radenac reçut son obédience pour Jaffna (Ceylan) ; et, avant de s'embarquer, il vint passer quelques semaines parmi les siens, à Pleugriffet. Belle occasion pour l'abbé Caro d'adresser son dirigé à quelqu'un qui pouvait lui faire mieux connaître la vie religieuse et l'orienter vers l'état où Dieu semblait l'appeler. Il dut le faire, car Mathurin HAYS et le P. Radenac eurent de fréquentes et longues conversations dans le jardin du presbytère... L'Oblat entretenait le jeune homme de sa Congrégation et spécialement des Frères Coadjuteurs, et le jeune homme sentait en lui-même un désir de plus en plus vif d'entrer dans cette famille religieuse. Bientôt ses entretiens attirèrent l'attention et le bruit ne tarda pas à se répandre que le domestique du presbytère allait entrer chez les Oblats.

Inutile de cacher plus longtemps ce que tout le monde avait deviné. Mathurin s'en ouvrit donc à ses parents. La mère reçut assez froidement cette annonce, non point qu'elle voulût s'opposer à la vocation de son fils : elle était trop chrétienne pour cela, mais parce qu'elle croyait de son devoir de se tenir sur la réserve :

— Mon fils, lui dit-elle, prie et réfléchis encore, et, si vraiment Dieu t'appelle, nous te laisserons partir.

Dès lors, les difficultés qui pouvaient s'opposer à la

vocation du jeune homme furent facilement aplanies et il entra au noviciat.

La Congrégation avait alors un noviciat pour les Frères Convers à Notre-Dame de Sion, en Lorraine. C'est vers cette maison que fut dirigé notre postulant : la Vierge Immaculée appelait à elle celui qui, dès son enfance, l'avait aimée si tendrement.

Il y prit l'habit religieux le 31 octobre 1889, et, pendant la moitié environ de son noviciat, il eut pour maître le R. P. Barbedette, l'un des voyants de la Vierge de Pontmain. Il l'acheva sous la direction du R. P. Keul, et fit ses premiers vœux le 1er novembre 1890.

Pendant cette année de probation et tout le temps qu'il demeura encore à Sion, son noviciat achevé, il se fit remarquer par son amour du silence et sa dévotion envers l'Eucharistie. « Dès qu'il avait un moment libre, rapporte un de ses compagnons de noviciat, il allait le passer devant le Saint Sacrement, et tout le monde admirait sa piété. Il ne parlait pas beaucoup, et cela lui valait de s'entendre à merveille avec son chef d'emploi, le Fr. Florent Kribs, menuisier très habile et rude tra-travailleur, qui n'aimait pas les bavardages ni les bavards (1) ».

Silencieux, pieux, travailleur, tel fut le Frère Hays durant son noviciat, tel il devait rester jusqu'à la fin de sa vie.

L'année qui suivit son noviciat, le Frère Hays l'employa encore à se perfectionner à la fois dans la pratique des vertus religieuses et l'exercice du métier de menuisier, sous la direction du Fr. Kribs. Et le 1er novembre 1891, il s'attacha davantage à la Congrégation, par l'émission des vœux de cinq ans.

Or juste à ce moment Mgr Grouard, sacré le 1er août précédent évêque d'Ibora et Vicaire apostolique d'Athabaska-Mackenzie, comme successeur de Mgr Faraud, décédé le 26 septembre 1890, Mgr Grouard arrivait en France pour y recruter des missionnaires. Ses démar-

(1) Témoignage du Fr. Prosper-Georges Joly.

ches furent couronnées de succès ; et, quand il repartit pour ses missions, au mois d'avril 1892, il emmenait avec lui quatorze recrues : neuf Pères ou Frères pour ses propres missions, trois Frères pour le Vicariat de Prince-Albert, et deux pour celui de Saint-Albert. Ces deux derniers étaient les Frères HAYS et KLEINER.

Partis de Paris le lundi 4 avril, après y avoir passé huit jours, ils étaient le lendemain à Londres et le surlendemain à Liverpool. Le 7, ils s'embarquèrent sur le *Mongolian*, un beau vapeur de 120 mètres de long, qui avait à bord 900 passagers. La traversée eut ses journées de tempêtes.

Débarqués dans le port d'Halifax, nos voyageurs firent le trajet en chemin de fer jusque dans l'Ouest. Le temps des caravanes et des voyages en canot était passé.

« Le 15 mai, nous étions à Calgary, au pied des Montagnes Rocheuses. C'était le dimanche. Les Révérends Pères LEDUC et ANDRÉ nous firent le plus charitable accueil.

« Le lendemain, de grand matin, nous leur disons adieu et nous reprenons le train pour Saint-Albert, éloigné de 190 milles. » A Hobbéma, le compagnon du Fr. HAYS, le Fr. KLEINER, devait descendre, et le Père GABILLON, missionnaire des sauvages, l'attendait. Le train s'arrête une minute. « Le Père fait descendre sa nouvelle recrue » et monte lui-même pour saluer la caravane de Mgr GROUARD. « Mais tout à coup, pendant qu'il recommande au Frère de se hâter, c'est lui qui se trouve pris ; le train part et emmène le Père qui rit de son aventure ; mais qui ne riait pas ? c'était le pauvre Frère, resté là seul avec une sauvagesse et un petit sauvageon dont le langage était de l'hébreu pour lui ! »

Le soir, toute la caravane arrivait à Saint-Albert, où Mgr GRANDIN l'attendait. Le Frère HAYS était au terme de son voyage.

De Résidence à St-Albert, 1892-1907.

Des quarante années que le Frère HAYS a vécu dans l'Ouest canadien, les vingt-six premières furent, pour

ainsi dire, un mouvement perpétuel, avec une résidence plutôt nominale que réelle, car il y demeurait moins qu'ailleurs. En le suivant dans ses déplacements continuels, nous visiterons à peu près tout le territoire de la Province actuelle d'Edmonton.

Il commence par se rendre à la Mission indienne du Lac d'Ognon, dès le mois de juillet 1892, moins de deux mois après son arrivée à Saint-Albert. Il avait ordre d'y bâtir une maison pour les Pères, parce que, dans cette Mission comme dans quelques autres, les Pères avaient cédé leur propre maison aux Révérendes Sœurs qui venaient faire l'école aux petits Indiens.

Du Lac d'Ognon, il passa, dans le printemps de 1893, au Lac Froid, pour y bâtir une église, avec le Frère VERMETTE.

Au mois de novembre l'église était achevée, et le Frère HAYS revint à Saint-Albert, où il employa l'hiver à fabriquer des confessionnaux pour la cathédrale.

Au printemps de 1894, nouveau départ. Cette fois, c'est pour la paroisse naissante de Morinville, à 12 ou 13 milles de Saint-Albert, dont les premiers habitants, Canadiens, Français, étaient arrivés trois ans plus tôt, à peine. Il s'agissait d'y aider le Fr. NÉMOZ, dans la construction de la première église.

De Morinville, notre Fr. HAYS partit pour Hobbéma, au mois de juillet, afin d'y construire, avec les FF. BOWES et NÉMOZ, la première église pour les Indiens de cette réserve.

Au mois de décembre et pendant l'hiver, il fut, à Edmonton, occupé à faire des meubles pour la maison des Pères.

Au mois d'août 1895, il retourne à Hobbéma, avec le Fr. ROYER, et y bâtit une maison pour les Pères.

Au mois de novembre, les deux Frères HAYS et ROYER, vont au pays voisin, Duhamel, sur les bords de la rivière Bataille, lambrisser la voûte et les murs de l'église. Ils demeurent là environ deux mois, dans l'aimable compagnie d'un prêtre ami des Oblats et originaire du diocèse de Nantes, l'abbé Beillevaire, dont on vient de

célébrer les noces de diamant sacerdotal, le 10 août 1932, dans la même paroisse.

Rentré à Saint-Albert à la fin de décembre 1895 ou en janvier 1896, le Fr. HAYS partit de nouveau au mois de mai, pour construire, avec un ouvrier, la première maison-chapelle de Sainte-Emérence.

Ce travail achevé, il se rendit à Edmonton et y fit un autel pour la chapelle intérieure et des meubles pour la bibliothèque. Le tout terminé, il revint à Saint-Albert.

Au mois de juillet 1897, il alla au Lac Sainte-Anne, avec le Fr. BARREAU, peindre l'intérieur de l'église.

De là, les deux frères passèrent à Beaumont pour y faire la voûte de la première église paroissiale ; puis, en décembre, à Saint-Pierre de Villeneuve, pour le même travail.

De retour à Saint-Albert en janvier 1898, il y demeura toute cette année et la première moitié de l'année suivante, travaillant aux fondations en pierre sous l'évêché et aux boiseries qu'il y avait à finir.

A la fin de juin 1899, trois Frères partirent de Saint-Albert, les FF. BOWES, NÉMOZ et HAYS, pour la Mission indienne du Lac la Selle. En cinq mois, ils y bâtirent une jolie église, qui fut inaugurée le 8 décembre. Le Frère HAYS rentra ensuite à Saint-Albert.

Il a rayonné jusqu'ici dans les environs plus ou moins lointains de sa résidence ; il va partir maintenant pour les Missions du Sud de l'Alberta, dans le diocèse actuel de Calgary.

Au mois de mars 1900, il se rend à la réserve indienne de Blackfoot-Crossing (la Traverse des Pieds-Noirs), et y fait des meubles pour les Sœurs de l'école.

De là, en juin, il passe à MacLeod, où il fait une table de communion et différents meubles pour la maison des Pères.

Il revient à Saint-Albert au mois d'août.

Cette fois, il y demeure presque deux années consécutives, pendant lesquelles, et spécialement en 1901, son travail principal fut la construction d'une grande étable pour les animaux de la Mission.

Au mois de juin 1902, nouveau voyage dans le sud, pour bâtir, avec un ouvrier, la première église de Blackfoot-Crossing.

Retour à Saint-Albert en décembre.

En septembre 1903, il va bâtir, seul, une maison-chapelle dans la petite paroisse de Saint-Charles, desservie par le Père de la Rivière-Qui-Barre. Il y met un peu plus de deux mois.

Au Lac la Biche, des Religieuses, Filles de Jésus de Kermaria, étaient attendues pour y ouvrir, en 1905, une école qui devait remplacer celle des Sœurs Grises, transportée en 1898 au Lac la Selle. L'ancienne maison d'école ayant été détruite, il n'y en avait point d'autre à donner aux Sœurs que celle des Pères. Mais il fallait bâtir une nouvelle maison pour les Pères, maison de moindre importance que la précédente, qui avait été construite pour servir de noviciat. Le Fr. Hays fut donc envoyé au Lac la Biche, avec le Fr. Vermette, au mois de juillet 1904, pour construire le nouveau presbytère. Ce travail ne fut complètement achevé qu'au mois de juillet 1905 ; toutefois les Pères avaient pu s'y loger dès le mois d'avril ou de mai.

Et, à ce moment, le Fr. Hays était allé, avec un ouvrier, bâtir la première église véritable — car il n'y avait eu, jusqu'alors, qu'une misérable cabane — du Lac Castor, à 12 milles du Lac la Biche.

En juillet 1906, il se rendit à la Rivière-Qui-Barre et y construisit une rallonge à la maison des Pères.

A son retour à Saint-Albert, en automne, il y fit tous les meubles vitrés de la bibliothèque.

Durant l'été de 1907, il fut occupé, avec le Fr. Royer, à faire des meubles pour la maison provinciale, qui devait devenir ensuite le grand séminaire et scolasticat des Oblats, à Edmonton ; et bientôt cette ville devint sa résidence.

De Résidence à Edmonton, 1908-1918.

C'est aussi vers ce temps-là qu'il fit les premiers meubles du Juniorat de Strathcona, et le meuble aux ornements de la sacristie de l'Hôpital Général.

En 1909, un seul petit travail en dehors de sa résidence, au mois de juin : la peinture intérieure de l'église du Lac d'Ognon.

Le seconde moitié de 1910 le revit dans le Sud, accompagné du Fr. JAHIER. Il y bâtit d'abord une petite église pour les *Blancs*, près de la réserve des Gens du Sang (Blood Reserve), sur les bords de la rivière Kootenay (aujourd'hui Waterton). Cette église a été transportée depuis à Stand Off. Il construisit ensuite, toujours avec le Fr. JAHIER, une dépendance de la maison, à l'école industrielle de Dunbow.

Notons en passant une souffrance que le Fr. HAYS dut souvent éprouver pendant ses travaux, et que son compagnon, encore peu fait au rude climat de l'Ouest, a relevée : tandis que nos deux frères bâtissaient l'église de Stand Off (ou de la rivière Kootenay), une tempête de neige, en plein mois d'août, les obligea d'interrompre leur travail pendant huit jours ; et, lorsqu'ils construisaient, au mois de novembre, la dépendance de Dunbow, les clous leur collaient aux doigts.

Ils revinrent à Edmonton en décembre.

Un gros et beau travail les attendait pour 1911. Notre Fr. HAYS fut envoyé, au mois de juin, avec les FF. VERMETTE et JAHIER, construire une nouvelle église au Lac Castor. L'ancienne église devait être désormais la résidence des Pères, avec chapelle intérieure. L'avant-veille de Noël, la belle église actuelle était achevée.

L'année 1912 fut pour notre Frère une année de vacances. Depuis vingt ans qu'il était dans les Missions, il n'avait pas revu la France. Il eut le bonheur d'y faire un voyage cette année-là. Parti d'Edmonton au mois d'avril, il y rentra au mois d'août.

En 1913, il fit différents travaux de menuiserie à l'école industrielle de Duck Lake, en Saskatchewan ; puis au Juniorat de Strathçona.

Au printemps de 1914, il bâtit la petite église de Brocket, sur la Réserve Indienne des Piéganes.

Dès le mois de juin, il était de retour à Edmonton, pour en repartir en juillet, avec le Fr. JAHIER, et se

rendre sur les bords du Lac-en-Long, non loin de Gurneyville, où une église avait été commencée. Les murs, en *logs* ou troncs équarris, étaient presque achevés ; mais les revêtements intérieur et extérieur, le toit, le clocher, restaient à faire. Ce fut un travail de quatre mois. A la fin de novembre, les bâtisseurs rentraient à Edmonton.

Au mois de janvier 1915, le Fr. HAYS part pour la Saskatchewan, où il sera occupé toute l'année. A la Mission indienne du Lac Maskeg où il va en premier lieu, il fait un autel pour l'église, et quelques meubles pour la maison des Pères.

De là, il se rend à Duck Lake, pour y faire aussi des meubles.

Le printemps de 1916 le voit au Lac Froid. Il y achève la nouvelle maison des Pères, car l'ancienne, là aussi, a été donnée aux Sœurs.

Au mois de décembre, il est à Saint-Paul-des-Métis, où il fait un autel pour l'église paroissiale.

Il revient à Edmonton en juillet 1917, et travaille, au Juniorat, à la construction d'une bâtisse destinée aux classes.

C'est encore vers la Saskatchewan qu'il dirige ses pas, au printemps de 1918 : il va lambrisser l'intérieur de l'église de Red-Pheasant, Réserve Indienne. Puis, au mois de juillet, il retourne au Lac Froid pour agrandir la maison des Sœurs.

En décembre, il se rend au Lac la Biche, qui sera désormais sa résidence. Avant de l'y suivre, arrêtons-nous pour dire un mot des vertus qu'il avait manifestées pendant les vingt-six années qui viennent de s'écouler.

Au témoignage de l'un de ses compagnons de travail, « le Fr. HAYS était toujours fidèle à réciter l'office des Frères convers et aux autres exercices prescrits par la Règle, à moins de réelle impossibilité. Cette fidélité était d'autant plus admirable qu'elle rencontrait parfois de grands obstacles, surtout lorsque nous logions chez des étrangers, comme cela nous est arrivé pendant trois mois à la rivière Kootenay. Nous ne revenions alors

que le samedi soir à la Mission, pour la messe du dimanche. Il nous est même arrivé de ne pouvoir entendre la messe le dimanche au Lac-en-Long et au Lac Castor.

« Il était aussi d'une patience que j'ai souvent admirée, soit pendant les travaux, soit encore plus pendant les voyages, où, dans ces pays du Nord, il y arrive toujours quelque accident, un wagon trop chargé qui s'embourbe dans une fondrière, un trait qui casse, un timon qui se brise... Je me rappelle qu'allant du Lac d'Ognon au Lac-en-Long, nous restâmes embourbés dans la rivière La Grenouille, à l'endroit où elle se jette dans le lac du même nom, à quelques milles du lieu où furent tués les Pères FAFARD et MARCHAND (en 1885). Il fallut décharger une partie du wagon. Le Fr. HAYS ne broncha pas. »

De Résidence au Lac la Biche, 1918-1932.

Cette dernière période de la vie de notre frère HAYS fut plus tranquille que les précédentes. Dans la Mission de Notre-Dame des Victoires, du Lac la Biche, il devait trouver assez de travail pour n'avoir pas à aller en chercher ailleurs. Ce qui pourtant ne l'empêcha pas de donner encore deux ou trois fois ses services à des Missions qui en eurent besoin.

C'est ainsi qu'au printemps de 1920, il alla commencer, à Grandin, la première église paroissiale, qui fut ensuite continuée par un ouvrier. Il y retourna, en 1922, pour construire le clocher.

De même, en 1923, il se rendit à Saint-Alfred de Ashmont pour y faire le lambrissage intérieur de l'église ; et de là au Lac la Selle, pour réparer le clocher que la foudre avait endommagé.

Son dernier travail hors de sa résidence, il le fit à MacMurray, à la demande de Mgr BREYNAT, des premiers jours d'août aux derniers de septembre 1927. Il bâtit là une maison pour les Pères, et ce fut la dernière maison élevée par le fils du couvreur de Pleugriffet.

L'avant-dernière, il l'avait construite au Lac la Biche en 1923 et 1924 : c'est l'élégante résidence qui a remplacé le modeste presbytère de 1904.

En même temps, notre Frère travaillait à la construction d'une église qui devait remplacer celle que Mgr FARAUD et le P. GROUARD avaient bâtie. Cette belle et vénérable église, en effet, avait été renversée par un terrible cyclone, en 1921. La nouvelle fut ouverte au culte le 12 avril 1925, jour de Pâques.

* * *

Le bon Frère HAYS continua jusqu'à sa mort à travailler au Lac la Biche, et l'on peut dire qu'il est tombé sur la brêche, n'ayant eu de repos que les quinze jours d'hôpital qui précédèrent sa mort, à Edmonton, le dimanche 24 avril 1932.

« Nous avons vu mourir un saint », disait la garde-malade qui avait reçu son dernier soupir. « Il s'est éteint comme une lampe qui manque d'huile, raconte *La Survivance*, journal français d'Edmonton, dans son numéro du 27 avril. Il est mort comme il avait vécu, sans bruit, simplement, doucement, sans secousses, comme un enfant s'endort dans les bras de sa mère. Jusqu'au dernier moment, il jouit de toute sa connaissance et put suivre les prières des agonisants. A huit heures il n'était plus, et à 6 h. 30, il avait encore demandé à faire la sainte communion. Le bon Dieu l'exauça au delà de ses désirs et se donna à son fidèle serviteur sans énigme et sans voile cette fois, dans le baiser éternel dont il récompense ses élus. »

« Avec le Frère HAYS, l'Eglise de l'Alberta perd un de ses excellents ouvriers. » Petit de taille et légèrement difforme par suite de l'accident dont nous avons parlé, il travaillait lentement, mais sans perdre une minute. S'il n'avait ni le génie du Fr. BOWES, ni l'habileté du Fr. BROCHART, quoique telle ou telle de ses œuvres, comme l'autel de Saint-Paul-des-Métis, par exemple, soit assez remarquable, il voulait du moins le fini du travail, et tel fut le cachet de tout ce qu'il fit. — Cet humble serviteur des Missions doit avoir une belle récompense dans le ciel.

A. PHILIPPOT, *O. M. I.*

R. I. P.